

Introduction – « Nous, les objets »

En deux jours de 1953, Eugène Ionesco écrit *Le nouveau locataire* (IONESCO, 1991). Relativement courte (une trentaine de pages) et gangrénée par les didascalies, la pièce est le prétexte d'un entêtant ballet d'objets. C'est là tout son argument : un locataire débarque avec une valise dans son nouvel appartement. Il est suivi de déménageurs qui ne vont cesser de remplir la scène de meubles et de bibelots : des vases et des fauteuils, des tableaux, des armoires, des pendules. Le nombre de possessions du nouveau locataire est tel que son déménagement engorge toute la ville, voire tout le pays. La pièce ne peut se conclure que lorsque la scène est totalement envahie par les objets et que le locataire, après avoir congédié les déménageurs en leur ordonnant d'éteindre la lumière, se retrouve seul dans le noir, miné par ses propres possessions.

Sur la scène de Ionesco, les objets ne sont pas des symboles, mais bien les agents tout aussi muets qu'inquiétants de la défaite de l'humain et de ses schèmes d'organisation. Les objets sont faits par l'homme, selon sa mesure et pour ses besoins. Une fois qu'ils ont empli le plateau de théâtre et assuré la défaite et la désertion d'un acteur/personnage qui ne peut plus s'y mesurer, ils revêtent la force étrange qu'ont expérimentée tous les spectateurs des *Chaises* : un amoncellement de créations humaines se substitue aux hommes et nous dévisage, au point que nous doutons de notre propre statut. L'expérimentation théâtrale de Ionesco – avec bien d'autres tentatives artistiques et philosophiques du XX^e siècle – renverse ainsi la question millénaire : il ne s'agit plus de savoir si les objets *ont une âme* mais si nous, nous en avons encore une face à eux, et comment elle se tisse.

Parler de l'objet, « faire parler l'objet », revient alors à créer de nouveaux objets pratiques et théoriques avec lesquels nous sommes, irrémédiablement, embarqués. Mais faire parler l'objet ne va pas de soi. Si l'ensemble des théories contemporaines de l'objet ont cherché à s'extirper de l'opposition classique du sujet et de « ses » objets, les voies empruntées peuvent, nous le verrons, aussi bien se croiser que diverger radicalement.

Partant, est-il possible de livrer une définition claire et complète des objets, ou faut-il se résoudre à constater leurs irréductibles attaches relationnelles, historiques, culturelles ? Quelle extension convient-il de donner à cette catégorie conceptuelle ? S'agit-il d'organiser, à travers et par les objets, notre rapport au monde, de catégoriser ce dernier pour mieux en synthétiser les significations ? Ou s'agit-il plutôt de nous laisser

jouer par eux, en un constant débordement de nos schèmes d'appréhension ? Dans la tradition philosophique moderne et contemporaine, ces questions ont mené à une mosaïque d'interrogations conceptuelles relatives au statut d'existence des objets de la pensée. Les articles réunis dans ce premier numéro de *L'Année Mosaïque* en recensent quelques fragments particulièrement significatifs.

Ainsi, loin de l'interprétation solipsiste et superficielle qui est parfois donnée de l'idéalisme fichtéen, la contribution d'A. Dumont entend démontrer que, chez Fichte, l'objet est perpétuellement engendré par une performance de la conscience créatrice, dans une immanence de l'image de l'Être qui engage entièrement le sujet et son monde. Dans les courants proto-phénoménologiques puis phénoménologiques, il ne sera plus question de performativité, mais bien d'intentionnalité : que visons-nous, que produisons-nous comme catégorie lorsque nous pensons par objet ? Serions-nous capables de produire des représentations sans objet ? En retraçant les origines de la *Gegenstandstheorie* meinongienne à travers les grands noms de la proto-phénoménologie autrichienne, S. Richard fournit un historique des tensions qui permettront le développement d'une ontologie à même de penser différents modes d'être et catégories de l'objet.

À la croisée de la métaphysique, de la logique et de la phénoménologie, ces développements auront une influence considérable sur la philosophie du XX^e siècle. D'ailleurs, l'impact d'un tel bouleversement ne se réduit pas à ses conséquences théorétiques : la contribution de B. Straehli déploie, à rebours, tous les enjeux esthétiques des *Recherches logiques* husserliennes à travers la notion spécifique d'« objet sonore » élaborée par Pierre Schaeffer dans sa quête d'une refonte de la grammaire musicale et du solfège classique.

Du reste, les recherches en théorie de l'objet ont pu donner lieu, dans la philosophie analytique, à un tournant radical dans la conceptualisation de nos rapports au monde et au langage, à travers la question des significations. Ainsi, dans les thèses de Quine, les objets constituent, par définition, ce *par quoi* et *de quoi* nous parlons sans cesse. Selon lui, « [p]arler d'objets s'est tellement invétéré en nous, que dire que nous parlons d'objets semble quasiment ne rien dire du tout ; car comment y aurait-il moyen de parler autrement ? » (QUINE, 1977 : 13). Dans la perspective immanentiste de Quine, c'est l'objectivation référentielle qui donne cohérence au vécu sensible et permet de réunir, de lier les données éparses de l'expérience (LAUGIER-RABATÉ, 1992 : 124-127). De la sorte, l'objet peut se définir par son caractère stable et cohérent ; par le fait qu'il synthétise des éléments divers en une totalité limitée. En cela, les

objets seraient des entités saturables et comptables, « s’oppos[a]nt à la fois aux événements et aux agrégats » (NEF, 1999 : 77). Pour fondatrice qu’elle soit, cette position ne va pas sans poser de nouveaux problèmes conceptuels. En fournissant une analyse fouillée du débat entre Strawson et Davidson, la proposition de J. Maréchal donne un aperçu du travail théorique auquel invite la philosophie analytique, particulièrement dans le champ de la philosophie du langage. Quel est le statut de l’objet d’un discours ? Doit-il avoir une matérialité ? Comment s’articule notre pratique des significations – et surtout, comment peut-elle, à partir de ses objets, donner lieu à l’élaboration d’un système conceptuel ?

Ainsi la pensée trouve-t-elle, dans et par les objets, un formidable moteur de création. Encore n’est-ce là qu’un mode d’existence parmi d’autres. Nous le savons bien, nous qui vivons, chaque jour, avec et contre les choses. Nous qui voyons le cours de nos actions modifié par leur seule présence. L’article d’I. Barth souligne, par exemple, l’immense défi que pose le développement des technologies de l’information et de la communication : de l’électroménager « intelligent » au *smartphones*, tout un monde se redessine. Il impose à la fois de réagencer les contours de ce que nous qualifions d’« objet » et de retravailler en profondeur la manière dont les sciences humaines *construisent* leur objet de recherche. La théorie critique convoquée par l’auteur nous invite alors à lier innovations techniques et imaginaire symbolique.

Or, c’est justement ce travail de l’imaginaire et de ses objets qui est au cœur des pratiques artistiques. En posant son regard sur la deuxième génération du surréalisme belge, M. Godet nous rappelle combien l’objet peut se révéler « bouleversant ». Décadrent, « inutile » et pourtant pénétrant, l’objet surréaliste est une protestation contre toute pétrification de nos habitudes de vie. Ainsi peut-on le considérer comme une source d’expérience relationnelle vivace du point de vue de l’empirisme radical défendu par William James. Réfutant l’opposition entre la conscience (« subjective ») et ce qui constitue nos percepts (qui auraient pour base un monde « objectif »), James invite à une ontologie pluraliste des relations. Celle-ci ne jaillit jamais aussi nettement que dans les transitions problématiques que l’expérience lui impose (JAMES, 2007b : 83-84). C’est là tout le sel de la méthode pragmatique, jamesienne (JAMES, 2007a). La proposition de Th. Drumm démontre à quel point cette méthode ne relève pas d’un pur et simple utilitarisme, comme on l’entend parfois, mais exige que nous nous rendions capables de prendre en compte les modalités spécifiques du passage allant des objets qui nous permettent de penser à ceux qui confrontent notre pensée. Cela implique toute une politique, tout un repositionnement théorique quant à la

publicité de ces choses dont nos biographies sont tissées, et qui nous font vivre.

Entre les maisons closes de Buenos Aires et les ruses en apparence nostalgiques des immigrés sur les rives du Rio de la Plata, l'article de F. Courtois-l'Heureux se confronte, justement, à ces exigences en examinant comment nous font agir les multiplicités des objets du tango argentin, de la soi-disant « femme-objet » au fétichisme du talon-aiguille. Ainsi est-elle amenée à développer les potentialités du constructivisme contemporain, notamment à travers les thèses de Bruno Latour relatives à l'objet « faitiche » (LATOUR, 1996).

À l'évidence, ce qui retient l'attention, c'est cette capacité à inventer, rechercher, investir, réfléchir des objets en tous genres. Que ces objets soient perceptibles ou qu'ils ne le soient pas : trop grands, trop petits, trop loin, trop rapides. Mais encore qu'ils se développent dans des dimensions abstraites ou concrètes, réelles ou irréelles, possibles ou impossibles, naturelles ou artificielles, techniques ou esthétiques, etc. Comprenons bien, le champ des objets ne saurait se réduire à celui de la perception immédiate, à la seule réalité physique ou à de pures entités mentales. Partant, la catégorie « objet » paraît sans limites, hormis celles de nos capacités d'invention. Dès lors, chaque contributeur, depuis sa discipline et sa tradition propres, aide à préciser les contours de la catégorie, à en relever les apories, à en questionner les usages sociaux et théoriques. *Smartphones*, objets d'arts, objets sonores, objets de discours, fétiches, concepts, ce premier numéro de *L'Année Mosaïque* invite à une aventure risquée... à la rencontre de nos hantises et de nos tentations.

Loïc NICOLAS et Aline WIAME

Bibliographie

- IONESCO E., 1991, *Théâtre complet*, éd. E. Jacquart, Paris : Gallimard.
- JAMES W., 2007a [1907], *Le pragmatisme. Un nouveau nom pour d'anciennes manières de penser*, trad. N. Ferron, Paris : Flammarion.
- JAMES W., 2007b [1912], *Essais d'empirisme radical*, trad. G. Garreta et M. Girel, Paris : Flammarion.
- LATOUR B., 1996, *Petite réflexion sur le culte moderne des dieux faitiches*, Paris : Éditions Synthélabo.
- LAUGIER-RABATÉ S., 1992, *L'anthropologie logique de Quine. L'apprentissage de l'obvie*, Paris : Vrin.
- NEF F., 1999, *L'objet quelconque. Recherches sur l'ontologie de l'objet*, Paris : Vrin.
- QUINE W. V. O., 1977 [1966], *Relativité de l'ontologie et quelques autres essais*, trad. J. Largeault, Paris : Aubier.